

DÉBATS PHILOSOPHIQUES

Collection dirigée par Yves Charles Zarka

Directeur de recherche au CNRS

COORDONNÉ PAR

Franck Fischbach

Marx
Relire *Le Capital*



Presses Universitaires de France

tal social existant, plus se renforce la double pince du pouvoir d'État développé dans la forme de l'État de droit capitaliste, dans ses rapports distributifs variables entre intégration des salariés dans ses rapports juridiques (droits politiques et droits sociaux) et soumission des « superflus » à la violence répressive. Ce qui n'exclut bien sûr pas la distribution inverse, secondairement, subsidiairement, ou suivant tel revirement des rapports de forces dans la conjoncture.

Comment le capital capture le temps

FRANCK FISCHBACH

Que le travail ait un rapport au temps, c'est de l'ordre de l'évidence, mais que ce rapport du travail au temps soit essentiel, et non pas seulement accidentel, est déjà moins évident à établir. Hegel l'a fait dans la *Phénoménologie de l'esprit* où ce rapport essentiel du travail au temps apparaît par contraste avec la simple consommation : travail et consommation ont en commun d'être des rapports négatifs à l'objet, mais, dans le cas de la consommation, ce rapport négatif se réalise dans l'annihilation immédiate et sans délai de la chose, tandis que, dans le cas du travail, le rapport négatif à la chose se stabilise et donc se pérennise dans le temps : « Le travail est un désir *réfréné*, un disparaître *arrêté*, ou [encore] : il *forme* ou *cultive* ; la relation négative à l'objet devient la *forme* de celui-ci et quelque chose de *permanent*, parce que, précisément, pour le travailleur, l'objet a une subsistance par soi. »¹ Dans et par le travail, le rapport négatif de la conscience à l'objet se dit au présent, et non plus seulement au passé comme dans le cas de la consommation : ce rapport obtient par là une

1. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Bernard Bourgeois, Paris, Vrin, 2006, p. 209.

subsistance et une durée dans le temps qui rendent aussi possible l'institution d'un monde humain, c'est-à-dire d'un monde de la culture, en l'occurrence celle de l'*homo faber*. Mais l'on voit que ce lien essentiel du travail au temps se laisse établir de manière complètement anhistorique : il est établi comme un rapport qui traverse toutes les formes que le travail peut prendre, et cela tout à fait indépendamment des types de sociétés au sein desquelles ce travail à lieu, de la manière dont il y est organisé et socialement divisé, et indépendamment aussi des moyens et du développement des outils utilisés pour travailler. Or les historiens ont montré que le rapport du travail au temps subit des transformations majeures selon la manière dont le travail est socialement organisé : le passage du travail agricole au travail industriel, le passage du travail à domicile au travail en manufactures, puis du travail en manufactures au travail en usines sont des évolutions qui se sont accompagnées de transformations fondamentales du rapport du travail au temps. On est ainsi passé d'un « travail orienté par la tâche », c'est-à-dire d'un temps de travail substantiellement lié au type de la tâche accomplie, à un temps de travail abstrait et quantifiable tout à fait indépendamment de la tâche accomplie, ou encore, on est passé d'un travail essentiellement irrégulier dans le temps (alternant de façon imprévisible des périodes d'intense labeur avec des périodes d'oisiveté) à un travail régulier, organisé et discipliné¹. Je voudrais montrer ici non seulement que Marx s'est intéressé à de telles transformations directement liées à l'apparition de la

1. Sur tout cela, voir le célèbre article d'Edward P. Thompson, « Temps, discipline du travail et capitalisme industriel » (1967), trad. en un volume portant le même titre par I. Taudière et A. Maillard, Paris, La Fabrique éditions, 2004.

société capitaliste, mais qu'il a donné à son analyse du rapport que le capital et le travail entretiennent avec le temps une ampleur philosophique qui reste aujourd'hui encore souvent insoupçonnée. Un des apports philosophiques majeurs de sa pensée est certainement d'avoir établi non seulement que, dans l'époque dominée par le capital, l'être de toute chose est essentiellement interprété comme « valeur », mais qu'en outre la « valeur » est elle-même fondamentalement une détermination temporelle. Il s'agira donc de préciser quel est le type de détermination de temps engendré par et dans des sociétés où règne le processus de la valorisation capitaliste.

Le lien entre le capital et le temps n'est pas ce qui saute immédiatement aux yeux ; on aperçoit en revanche beaucoup plus clairement le lien que le capital entretient avec l'espace. La dynamique du capital apparaît en effet d'abord comme une dynamique essentiellement spatiale, au sens où cette dynamique est d'abord géographique : à partir de quelques centres où s'est réalisée une première accumulation de capital (Venise, les Provinces Unies, les cités hanséatiques), le nouveau mode de valorisation de la richesse s'est progressivement diffusé en exerçant son emprise sur des territoires de plus en plus vastes et en franchissant les océans. C'est sur cette dynamique spatiale et géographique que Marx et Engels insistaient dès le *Manifeste du Parti communiste* : « La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action ; les marchés de l'Inde et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, le commerce colonial, la multiplication des moyens d'échange et, en général, des marchandises donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce, à la navigation, à l'industrie et assurèrent, en conséquence, un développement rapide à l'élément révolutionnaire de la

société féodale en dissolution. »¹ D'abord spatiale, la diffusion du capitalisme joue un rôle essentiel d'unification de toutes les régions du globe, et donc de suppression tendancielle de toutes les limites et barrières spatiales et géographiques. D'où l'insistance de Marx sur les moyens techniques (navigation, chemin de fer, moyens de communication) qui ont permis d'unifier l'espace en abolissant les barrières géographiques : « Par le rapide perfectionnement des instruments de production et l'amélioration infinie des moyens de communication, la bourgeoisie entraîne dans le courant de la civilisation jusqu'aux nations les plus barbares ; le bon marché de ses produits est la grosse artillerie qui bat en brèche toutes les murailles de Chine. »²

Cet intérêt de Marx pour la dynamique spatiale du capital est tel qu'il me paraît difficile de soutenir qu'il y aurait chez Marx une sous-estimation de l'espace accompagnée d'une surestimation du temps, voire un primat du temps sur l'espace. C'est pourtant ce qu'affirme David Harvey dans sa *Géographie de la domination* : « Marx, Marshall, Weber et Durkheim ont ceci de commun qu'ils font passer le temps et l'histoire avant l'espace et la géographie. »³ Ou encore, de façon cette fois un peu plus nuancée : « En maints endroits de ses écrits, Marx reconnaît effectivement l'importance de l'espace et du lieu [...] ; cela dit, aucun de ces aspects n'est véritablement intégré à ses formulations théoriques, fortes pour ce

1. Marx-Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions Sociales, 1954, p. 29-30.

2. *Ibid.*, p. 33.

3. David Harvey, *Géographie de la domination*, trad. N. Vieillescazes, Paris, Les Prairies ordinaires, 2008, p. 80. Voir aussi H. Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1986 (3^e éd.).

qui touche au temps, mais faibles quand il s'agit de l'espace ; Marx rejette les variations géographiques comme des "complications superflues". »¹ Pour affirmer cela, on peut évidemment s'autoriser de l'idée restée fameuse, formulée par Marx dans les *Grundrisse*, d'un « **anéantissement de l'espace par le temps** »². Mais cette formule n'exprime aucunement une position philosophique de Marx lui-même, elle se contente de décrire les effets du développement sans précédent des moyens de transport et de communication sous le capitalisme : Marx parle ici de l'accroissement de la vitesse des échanges, et donc de la diminution du temps de circulation du capital en tant que cette diminution autorise une répétition plus rapide du procès de production. L'analyse de Marx se situe ici dans la suite directe de celles du *Manifeste* que nous venons de citer ; il écrit en effet ceci : « Tandis donc que le capital tend, d'une part, nécessairement à abattre toutes les barrières spatiales qui s'opposent au trafic, c'est-à-dire à l'échange, et à conquérir la terre entière comme son marché, il tend d'autre part, à anéantir l'espace par le temps, c'est-à-dire à réduire à un minimum le temps que coûte le mouvement d'un lieu à un autre. »³ L'anéantissement de l'espace par le temps désigne ici le raccourcissement des distances entre les différents points du marché qui est rendu possible par l'accélération des vitesses de circulation entre ces points, elle-même permise par le perfectionnement constant des moyens de transport et de communication. Ce que les *Grundrisse* ajoutent par rapport au *Manifeste*, c'est l'explication de

1. *Ibid.*, p. 82-83.

2. Marx, *Grundrisse*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Éditions Sociales, 1980, t. 2, p. 32 (nous soulignons).

3. *Ibid.*, p. 32.

cette tendance de fond du capital à réduire l'espace, et même à le nier pour lui substituer des vitesses mesurables en temps. Ce que le capital vise constamment à nier et à réduire, ce sont les barrières qui freinent ou ralentissent son passage d'une phase à l'autre, en l'occurrence le passage de la phase de production à la phase de la circulation, puis de nouveau à la phase de production. Or, au regard de la création de valeur, si le temps de production est bien un temps qui pose de la valeur, le temps de circulation, en revanche, apparaît comme un « temps de dévalorisation » : le temps durant lequel le capital circule sous forme de marchandises est un temps qui, à la différence du temps de production, ne pose pas de valeur nouvelle, c'est du temps perdu pour le capital et sa logique de valorisation. « Le temps de circulation ne détermine donc la valeur que dans la mesure où il apparaît comme un *obstacle naturel* à la valorisation du temps de travail ; il est donc *en fait* une ponction sur le temps de surtravail, c'est-à-dire un accroissement du temps de travail nécessaire. »¹ C'est pourquoi ce temps de circulation doit, tout comme le temps de travail nécessaire, être ramené le plus possible à un minimum. Autrement dit, le temps durant lequel la marchandise circule pour accéder à son marché est un temps que le capital veut rendre le plus court possible parce que c'est un temps qui tombe du côté du travail nécessaire et qui, en tant que tel, n'est pas récupérable pour le surtravail. Il faut donc rendre ce temps le plus bref possible, et cela au bénéfice du temps de production, c'est-à-dire au bénéfice du temps durant lequel sont engendrées la valeur et la survaleur. Et ce qui réduit directement ce temps et qui permet un retour le plus rapide possible à la production, c'est-à-dire la repro-

1. *Ibid.*, p. 31.

duction la plus rapide et la plus fréquente possible de la production elle-même (ou le plus grand nombre possible de cycles de production et donc de valorisation du capital), c'est le raccourcissement des distances par l'accélération de la vitesse de circulation, et c'est donc, tendanciellement, la négation de l'espace.

Mais cet « anéantissement de l'espace par le temps » n'est qu'un aspect de la question et ce fameux passage des *Grundrisse* doit être lu jusqu'au bout. À la fin d'une longue parenthèse ouverte juste après ses considérations sur le nécessaire raccourcissement du temps de circulation, Marx écrit en effet ceci : « Si nous revenons maintenant au temps de circulation du capital, le raccourcissement de celui-ci (dans la mesure où il n'est pas développement des moyens de communication et de transports nécessaires pour amener le produit sur le marché) est en partie création d'un marché continu, donc d'un marché toujours plus étendu ; en partie développement de rapports économiques, développement de formes du capital par lesquelles celui-ci raccourcit artificiellement le temps de circulation (toutes les formes du crédit). »¹ Marx nous dit ici qu'en reprenant la question du temps de circulation du capital sous un autre angle que celui de l'accélération de la vitesse d'accès des marchandises au marché, alors deux nouveaux aspects apparaissent qui permettent aussi la réduction du temps de circulation : d'une part l'extension et l'unification du marché, d'autre part l'augmentation artificielle de la vitesse de circulation du capital par la mobilisation des différentes formes du crédit, ce qui implique le développement du capital financier. C'est évidemment le premier point qui nous intéresse ici, dans la mesure où il permet d'exprimer l'une des contradictions du capital,

1. Marx, *Grundrisse*, trad. citée, t. 2, p. 34-35.

sous l'angle précis du rapport entre le temps et l'espace : la même nécessité de réduire le temps de circulation et d'augmenter la fréquence du retour à la phase de la production engendre d'une part l'anéantissement de l'espace par le temps et l'accélération des vitesses de communication et de transport, mais d'autre part aussi, en même temps et *contrairement*, une re-spatialisation, c'est-à-dire une réaffirmation ou une nouvelle position de l'espace qui prend la forme à la fois d'une extension et d'une unification du marché mondial. L'anéantissement de l'espace par le temps – dont on fait grand cas – est donc en réalité tout relatif, il n'est qu'un aspect d'un processus contradictoire en lui-même dont l'autre face atteste que ce même processus est aussi et tout autant un processus spatialisant. En ce sens, le capital abolit moins l'espace qu'il ne le transforme : il tend à créer un espace lisse et le plus homogène possible, sans obstacles ni barrières en lui, unifiant les espaces naturellement séparés, supprimant les différences qualitatives entre les espaces et les ramenant à un seul et même espace abstrait et homogène. Étendre, unifier, mettre en continuité : autant d'opérations qui attestent non seulement que le capital n'effectue pas uniquement une négation de l'espace par le temps, mais qu'il possède bien en même temps une dimension spatiale propre, et qu'il opère spatialement en maximisant l'extension, la continuité et l'unité de l'espace – bref qu'il est une force de reconfiguration spatiale.

Dans ces conditions, on peut dire, en première approche, non seulement qu'il n'y a pas de primat du temps sur l'espace chez Marx lui-même, mais que son analyse du capital n'aboutit pas unilatéralement à l'idée selon laquelle le déploiement du capital impliquerait une négation de l'espace par le temps : ce déploiement possède une dimension spatiale aussi importante que la dimension

temporelle, il modifie les rapports de l'espace et du temps et réaménage l'espace lui-même. Et non seulement on ne peut isoler l'idée d'un anéantissement de l'espace par le temps, et être par là conduit à penser que la dynamique capitaliste serait, selon Marx, davantage temporelle que spatiale, mais, en outre, il semblerait même qu'on puisse soutenir le contraire et montrer que Marx pose un rapport essentiel entre le capital et l'espace : il y aurait ainsi selon Marx une dimension d'abord spatiale du capital.

C'est au demeurant de cette dimension spatiale du capital que Marx part immédiatement dans le Livre 1 du *Capital*, et cela dès la première phrase : affirmer, comme il le fait, que « la richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode capitaliste de production apparaît comme une gigantesque accumulation de marchandises »¹, c'est aussitôt indiquer que le capitalisme est d'abord une énorme accumulation ou collection (*Sammlung*) de choses dans l'espace. Mais, comme on sait, ces choses ne sont pas n'importe quelles choses, ce sont des *marchandises*, c'est-à-dire des choses de valeur. On est alors tenté de penser que la dimension spatiale de l'accumulation des choses-marchandises relève de la réalité *matérielle* de ces choses, et donc de la dimension en vertu de laquelle les marchandises possèdent une valeur d'usage qui est inséparable de leur *contenu* de choses. L'aspect spatial ne concernerait pas ces mêmes choses considérées sous l'angle de leur *forme-valeur* qui fait d'elles à proprement parler des marchandises : cette forme-valeur serait au contraire directement liée à la dimension temporelle puisque la source de cette valeur est une certaine quantité de travail humain mesuré par le temps. Les deux faces de

1. Marx, *Le capital*, Livre 1, trad. sous la dir. de J.-P. Lefebvre, Paris, PUF, 1993, p. 39.

la marchandise, sa valeur d'usage et sa valeur (d'échange), renverraient donc à la distinction de l'espace et du temps : en tant que valeur d'usage, la marchandise possède une réalité matérielle en vertu de laquelle elle est immédiatement une réalité inscrite dans l'espace, et c'est uniquement sa forme-valeur qui conférerait à la marchandise une détermination de temps. On ne peut pourtant s'en tenir à cette première analyse parce qu'il faut aussitôt se demander quelle est la nature ou le type de cette détermination de temps propre à la marchandise en tant que chose de valeur. Il faut pour cela revenir à la substance commune à toutes les marchandises, à ce qui fait d'elles des marchandises ou des choses de valeur : « Cette substance commune à toutes les marchandises, c'est-à-dire [...] leur substance non en tant que matière organique, donc comme détermination physique, mais leur substance commune en tant que *marchandises* et, partant, en tant que *valeurs d'échange*, c'est d'être du *travail objectif*. »¹ Or qu'est-ce que du « *travail objectif* » ? C'est du travail humain accumulé, aggloméré, déposé dans une chose, bref c'est du travail déposé et présent dans l'espace. Autrement dit la substance commune aux marchandises et qui fait d'elles des choses de valeur est de nouveau une détermination essentiellement spatiale : c'est le travail humain accumulé en ces choses, objectivé en elles et donc spatialisé par elles ; le travail humain abstrait comme substance de la valeur ne joue son rôle qu'en se spatialisant dans ces choses auxquelles il confère de la valeur. Mais, me direz-vous, ce travail humain abstrait agglutiné dans les marchandises et source de leur valeur, c'est du travail humain quantifiable et qui n'est quanti-

1. Marx, *Grundrisse*, trad. citée, t. 1, p. 213. Même chose dans *Le Capital*, Livre 1, trad. citée, p. 43.

fiable et mesurable que par le temps. Donc la valeur a essentiellement à voir avec le temps, et sa forme spatiale en tant que travail objectivé dans l'espace n'est que la forme (inessentielle) de son apparaître. Je repose donc la question : Quel est ce temps ou quel est le type de temps qui sert à quantifier le travail humain objectivé et donc la valeur des marchandises ? La réponse de Marx est claire : c'est du temps *passé*, du temps *révolu*. « La seule chose, écrit Marx, qui diffère du *travail objectif*, c'est le travail *non objectif*, mais encore en train de s'objectiver, le *travail* en tant que subjectivité ; ou encore, on peut opposer le *travail objectif*, c'est-à-dire *présent dans l'espace* [*räumlich vorhanden*] en tant que *travail passé*, au *travail présent dans le temps* [*zeitlich vorhanden*]. »¹ Le travail objectivé, cette substance commune constitutive de la valeur des marchandises, est donc un travail qui n'est spatialisé que dans la mesure même où il est un travail passé : le temps en fonction duquel est mesurée la quantité de travail objectivé, et donc la valeur, est un temps passé et révolu, c'est le temps qu'il *a fallu* à une force de travail conforme à la moyenne sociale pour produire cette marchandise.

Où l'on voit que la distinction entre un travail objectivé et, comme tel, présent dans l'espace, et un travail qui serait présent dans le temps, un travail en train de se faire (c'est-à-dire ce que Marx appelle le « travail vivant »), se redouble et se complique de la distinction entre un travail passé et un travail présent, entre un travail révolu et un travail actuel, en cours et à l'œuvre. Il apparaît alors que ce que le capital connaît et en quoi il consiste lui-même essentiellement, c'est en une certaine quantité d'un travail passé (tellement passé qu'il est même mort), d'un travail révolu et accumulé, et donc d'un travail spatialisé.

1. Marx, *Grundrisse*, trad. citée, t. 1, p. 213.

Face au travail passé, accumulé et spatialisé en quoi consiste le capital, se tient le travail présent, le travail actuel, le travail qui œuvre activement et actuellement. Mais il apparaît immédiatement que, dès que ce travail actuel, vivant et actif se manifeste *comme tel*, alors il s'objective et tombe du même coup aussitôt sous l'emprise simultanée et de l'espace et du capital. Ce travail vivant et actuel ne peut donc faire face au capital que comme simple capacité ou possibilité, ce que Marx précise aussitôt dans les termes suivants : « Pour autant qu'il est censé exister dans le temps comme travail vivant, il n'est présent qu'en tant que *sujet vivant* au sein duquel il existe comme capacité, comme possibilité, et, partant, comme *travailleur*. »¹ Dès que cette possibilité se réalise ou commence seulement à se réaliser, dès que cette capacité s'actualise ou commence à s'actualiser, c'est-à-dire dès que cette subjectivité commence à s'objectiver dans un procès de travail effectif, elle tombe immédiatement sous le contrôle et le commandement du capital. Cela signifie qu'on ne peut pas se contenter de l'opposition entre, d'une part, le capital comme travail passé accumulé, objectivé et spatialisé et, d'autre part, le travail vivant, actuel et présent : en tant qu'il est actuel, c'est-à-dire à l'œuvre et en train de s'objectiver, le travail est *déjà* passé sous l'emprise du capital. Ce que le capital fait au travail en l'utilisant pour se valoriser est donc plus complexe qu'à première vue : l'opposition qu'il institue n'est pas entre travail passé et travail présent, mais entre le travail passé et présent d'une part, et, d'autre part, le travail à venir. La position du travail comme force de travail, c'est-à-dire son institution en tant que *capacité* de travail est indissociable de sa transformation en travail *à venir*, en

1. *Ibid.*

une capacité de travail susceptible de s'actualiser à l'avenir *si et seulement si* les conditions de cette actualisation lui sont fournies – et elles ne peuvent l'être que par le capital lui-même. Il faut donc dire que l'opposition entre le capital et le travail prend la forme de l'opposition entre le travail passé (le travail comme travail accumulé, objectivé) et le travail à venir (le travail comme capacité ou force de travail), et que ce dont le capital a besoin, c'est du travail présent, actuel et vivant.

Autrement dit, ce que connaît le capital et ce en quoi il consiste essentiellement lui-même, c'est en une accumulation, une objectivation et une extension spatiales, mais ce dont il a absolument besoin (et qu'il ne peut trouver qu'en dehors de lui-même, dans ce qui lui fait face), c'est du déploiement temporel en acte et effectivement à l'œuvre : « Le capital est du travail mort qui ne s'anime qu'en suçant tel un vampire du travail vivant, et qui est d'autant plus vivant qu'il en suce davantage. »¹ Le capital doit donc capter le temps du travail vivant pour le transformer dans le temps de sa propre valorisation – valorisation qui retombe aussitôt dans la forme spatiale propre au capital et qui se traduit par l'extension et l'emprise spatiales toujours plus vastes du capital (d'où le fait, comme dit Marx, que « la tendance à créer le *marché mondial* soit immédiatement donnée dans le concept de capital »²). Ce qui nous conduit à la thèse fondamentale selon laquelle, pour le capital, « **le temps lui-même est considéré comme espace** »³ : le capital ne peut pas se rapporter au temps autrement qu'en le spatialisant. Et c'est là une manière d'exprimer la contradiction qui habite le

1. Marx, *Le Capital*, Livre 1, trad. citée, p. 259.2. Marx, *Grundrisse*, trad. citée, t. 1, p. 347.3. Marx, *ibid.*, t. 1, p. 338 (nous soulignons).

capital, ou la contradiction que le capital est lui-même : étant de nature essentiellement spatiale et étendue, le capital est renvoyé à ce qu'il n'est pas, à son autre, c'est-à-dire au temps, mais il ne peut pas se rapporter au temps comme tel, et dès qu'il s'y rapporte, c'est inévitablement en le niant comme temps, et donc en le spatialisant. Cette tendance fondamentale du capital à spatialiser le temps s'illustre d'un exemple très précis. On sait que le capital désigne un mode de production dont la spécificité historique remarquable est qu'il n'est pas ordonné à la production de valeurs d'usage, de choses utiles, de richesse matérielle, mais à la production de la valeur. C'est la raison pour laquelle le capital doit constamment réduire la part utile du travail et augmenter celle du travail comme créateur de valeur. Pour cela, le capital commence par prolonger la durée de la journée de travail jusqu'aux limites naturelles (au-delà desquelles la force de travail serait épuisée au point de ne plus pouvoir se reproduire) ; ces limites atteintes du côté de l'extraction de la survalueur absolue, il reste la possibilité, sur la journée de travail, de réduire au minimum la part du travail nécessaire et utile (équivalent au prix de la force de travail) et d'augmenter au maximum la part du surtravail, c'est-à-dire la partie de la journée de travail durant laquelle le travail produit de la valeur (survalueur relative). Mais quand cette solution-là est elle aussi explorée au maximum (c'est-à-dire au maximum des moyens techniques dont on dispose à un moment donné), quelle possibilité reste-t-il au capital pour continuer d'accroître la création de valeur ? Il lui reste une possibilité dont l'exploration rend à nouveau manifeste la nature inévitablement spatialisante du capital : il n'a en effet plus d'autre solution que de *juxtaposer spatialement* le plus grand nombre possible de journées de travail, ou, comme dit Marx, « d'ajouter dans l'espace *plus de*

journées de travail simultanées »¹. C'est-à-dire que le capital n'a pas d'autre solution que d'augmenter la part de la population qui travaille.

Mais c'est là, pour le capital, à la fois une solution inévitable et une solution qui le place nécessairement en contradiction avec lui-même : lui qui tend constamment à réduire et à nier la part du travail nécessaire et utile afin d'augmenter la part du travail créateur de valeur, est en même temps obligé de mettre la plus grande part possible de la population au travail, et donc d'accroître socialement la quantité de travail nécessaire. La contradiction est ici celle qui consiste à vouloir accroître constamment la quantité de travail créateur de valeur, et donc la quantité de surtravail au détriment du travail nécessaire, alors même que le surtravail ne peut exister comme tel que relativement au travail nécessaire : « Le capital est lui-même la contradiction qui tient à ce qu'il cherche constamment à supprimer le *temps de travail nécessaire* [...], mais que le *temps de surtravail* n'existe que d'une façon oppositive, uniquement en opposition au temps de travail nécessaire ; donc que le capital pose le temps de travail nécessaire comme *nécessaire* pour les conditions de sa reproduction et de sa valorisation »², tandis que, en même temps, ce sont justement cette reproduction et cette valorisation qui impliquent la négation du temps de travail nécessaire. Exprimée du point de vue du temps et de l'espace, cette contradiction consiste en ce que c'est sa propre quête du maximum de temps de travail créateur de valeur qui conduit le capital à accumuler dans l'espace de plus en plus de travail nécessaire sous la forme de la juxtaposition spatiale du plus grand nombre possible de journées de tra-

1. *Ibid.*

2. Marx, *ibid.*, t. 2, p. 35-36.

vail, et donc à mettre la plus grande part possible de la population au travail dans les usines de la grande industrie : « Le surtravail n'existe que par rapport au travail nécessaire, donc dans la seule mesure où celui-ci existe ; c'est pourquoi le capital doit constamment poser du travail nécessaire pour poser du surtravail ; il doit l'augmenter (augmenter notamment les journées de travail *simultanées*) pour pouvoir augmenter le surplus ; mais il lui faut tout autant l'abolir comme travail nécessaire pour le poser comme surtravail »¹ ; de sorte que, en contradiction avec la tendance précédente, le capital tend aussi à réduire constamment le nombre de travailleurs nécessaires : la conciliation de ces deux tendances contradictoires ne peut mener à rien d'autre qu'à la constitution d'une « armée industrielle de réserve »², c'est-à-dire d'une masse de main-d'œuvre disponible et inemployée. La même chose peut se dire encore autrement : le capital est le mode de production qui réduit le travailleur à rien (c'est-à-dire à une simple puissance ou capacité de travail), mais qui, en même temps, démultiplie et accroît la quantité et le nombre de travailleurs dans des proportions qui sont inconcevables dans n'importe quel autre mode de production, et qui prennent la forme spatiale de l'amoncellement de la main-d'œuvre disponible dans des conurbations de plus en plus vastes – processus plus actuel que jamais et qui prend sous nos yeux la forme (spatiale s'il en est !) de ce que Mike Davis appelle le « bidonville global »³.

1. Marx, *ibid.*, t. 1, p. 338.

2. Marx, *Le Capital*, Livre 1, chap. XXIII, 3, trad. citée, p. 705 et s. L'expression « d'armée industrielle de réserve » n'est pas de Marx, mais d'Engels qui l'utilise pour la première fois dès 1845 dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*.

3. Mike Davis, *Le pire des mondes possibles. De l'explosion urbaine au bidonville global*, trad. Jacques Mailhos, Paris, La Découverte, 2006.

Voilà qui amène à comprendre que l'extension spatiale du capital est un trait décisif de la forme de domination sociale qu'il incarne et exerce. Le règne tyrannique de la valeur se manifeste et apparaît comme une accumulation spatiale de plus en plus énorme de travail objectivé : plus cette masse de travail objectivé s'accroît, plus elle s'autonomise, et plus elle domine le travail réduit à la seule capacité subjective et vivante de travail. Ce que Marx explique de la façon suivante : « Le fait que, dans le développement des forces productives du travail, les conditions objectives du travail, le travail objectivé, doivent croître par rapport au travail vivant [...], ce fait apparaît du point de vue du capital non pas de telle sorte que l'un des moments de l'activité sociale (le travail objectif) devienne le corps de plus en plus puissant de l'autre moment, du travail subjectif, vivant, mais au contraire que les conditions objectives du travail acquièrent, face au travail vivant, une autonomie de plus en plus gigantesque, qui se manifeste par leur *extension*¹ même, et que la richesse sociale se présente face au travail comme puissance étrangère et dominatrice dans des proportions de plus en plus fortes. »² Le terme le plus important ici est certainement celui d'*extension* : ce passage montre que l'aliénation – puisque c'est bien de cela que Marx parle ici – prend sous le capital la forme spatiale d'une accumulation de plus en plus grande de travail objectivé détaché de la force de travail, c'est-à-dire rendu de plus en plus autonome à l'égard du travail, lui-même réduit à une simple capacité subjective de travail. Et loin que cette quantité de travail accumulé et objectivé puisse être utilisée par la force de travail comme le moyen de plus en

1. Nous soulignons.

2. Marx, *ibid.*, t. 2, p. 323.

plus développé de sa propre réalisation et de son propre accomplissement, elle apparaît au contraire comme son autre et comme ce qui la domine de plus en plus massivement. Mais pour que, justement, le travail objectivé (c'est-à-dire le capital) n'apparaisse pas comme « le corps objectif de l'activité » qu'est le travail social, il faut que l'activité effective soit elle-même déjà détachée du travail – ce qui veut dire qu'il faut que le travail ne soit plus rien d'autre qu'une simple force ou une simple capacité subjective de travail : c'est ce qui permet que, lorsque la force est effectivement mise en œuvre, ou lorsque la simple capacité devient activité, cette activité ne soit déjà plus celle du travail et qu'elle soit déjà celle du capital.

Les conditions qui rendent cela possible se trouvent dès l'échange entre le travail et le capital. Il y a en effet une non-proportionnalité fondamentale de l'échange entre le travailleur et le capitaliste : en échange du droit d'user des facultés vitales du travailleur, le capitaliste ne donne rien de vivant, mais seulement l'équivalent en salaire d'une certaine quantité de travail objectivé ou mort. Cet échange n'a lui-même de sens pour le capitaliste que parce qu'en mettant la main sur les facultés vitales du travailleur et en obtenant le droit d'en user, il obtient aussi et en même temps l'élément vivifiant qui lui manquait, il obtient la possibilité d'utiliser des facultés vitales pour vivifier le travail objectivé et mort en quoi consiste le capital. Or, ce qui est central ici, c'est la différence *qualitative* entre les choses échangées, de sorte que la question n'est pas de savoir si le capitaliste échange une valeur d'échange contre la même valeur d'échange sous une autre forme, ou bien s'il l'échange contre une valeur d'échange *plus grande*. Le problème n'est pas quantitatif, mais *qualitatif* : entre ce que paye le capitaliste et ce qu'il obtient en échange, il y a une différence qualitative, c'est-à-dire une différence de

nature ou une différence *substantielle*. Marx dit clairement en quoi consiste cette différence qualitative : le capital échange « un quantum donné de travail objectivé contre un quantum de travail vivant », soit deux quanta de réalités *qualitativement* distinctes. Mais en quoi y a-t-il là une différence qualitative : ne s'agit-il pas de l'échange entre deux valeurs d'usage ? Le travailleur vend sa force de travail en tant qu'elle a une valeur d'usage pour le capital, et il obtient en échange, sous forme de salaire, une quantité de travail objectivé qui lui permet de se procurer les choses nécessaires à la reproduction de sa force de travail. Pourtant, Marx récuse explicitement qu'on puisse comprendre les choses de cette manière ; il écrit en effet : « Ce n'est donc pas simplement un échange de *travail objectivé* contre du *travail vivant* [...] qui constitue du capital et donc du travail salarié, mais c'est l'échange du travail objectivé en tant que *valeur* [...] contre du travail vivant en tant que valeur d'usage *de celui-ci*, non pas valeur d'usage destinée à un usage ou une consommation déterminés et particuliers, mais valeur d'usage pour la *valeur*. »¹ C'est là qu'apparaît la non-proportionnalité de l'échange entre le travail et le capital : nous avons déjà vu qu'entre le travail et le capital, l'échange ne se faisait pas entre une valeur d'échange et une autre valeur d'échange, et nous voyons maintenant qu'il ne s'agit pas non plus d'un échange entre une valeur d'usage et une autre valeur d'usage. En effet, son propre travail ne possède pour le travailleur aucune valeur d'usage, mais seulement une valeur d'échange : en échange de son travail, le travailleur obtient un salaire qui possède à son tour une valeur d'échange lui permettant d'acquérir ensuite des valeurs d'usage indispensables au renouvellement de sa force de travail. Ce que cède le capitaliste dans

1. Marx, *Grundrisse*, éd. citée, t. 1, p. 408.

l'échange, c'est une partie de lui-même, c'est-à-dire certaine valeur d'échange représentant une quantité de travail objectif et, en contrepartie, il obtient le travail vivant, c'est-à-dire quelque chose qui ne possède pas de valeur d'échange, mais seulement une valeur d'usage, et qui ne possède une telle valeur d'usage que *pour le capital*. On peut donc dire que, pour le travailleur, la valeur d'échange du travail est sa détermination essentielle, tandis que sa valeur d'usage est un attribut accidentel ; et inversement, la valeur d'usage du travail est, pour le capital, sa détermination essentielle, alors que la valeur d'échange du travail n'en est qu'un attribut accidentel.

Pour le dire autrement, ce que le travailleur apporte dans l'échange avec le capitaliste, c'est un produit, et donc une marchandise possédant une valeur d'échange déterminée par la quantité de travail qu'il a fallu pour la produire. Les forces et les facultés de travail vendues par le travailleur – en tant que produits dont la valeur d'échange est déterminée par la quantité de travail qu'il a fallu pour les produire – interviennent donc dans l'échange en tant que travail *déjà* objectif : ce que vend le travailleur, c'est le résultat objectif d'un processus *passé*. Il a fallu du travail pour produire, comme résultat, les forces et les facultés de travail que le travailleur met maintenant sur le marché : c'est cette quantité de travail *passé*, *accumulé* et *objectivé* dans ces facultés et ces forces qui en détermine maintenant la valeur d'échange. « Le travailleur, écrit Marx, échange donc le travail comme simple valeur d'échange *déterminée antérieurement*¹, déterminée par un procès *passé*² – il échange le travail lui-

1. C'est nous qui soulignons.

2. *Ibid.*

même comme *travail objectivé*. »¹ Le capitaliste achète donc la force et les facultés de travail en tant qu'elles sont déjà des résultats, des produits d'un travail passé. Pour le capital, le travail comme *capacité* de travail, comme « simple forme abstraite »², comme « simple possibilité de l'activité »³, et d'une activité « existant seulement en tant que faculté, que puissance dans [ta] corporéité »⁴, pour le capital, donc, tout cela, ce n'est pas autre chose que du travail déjà accumulé et déjà objectivé, et c'est en tant que tel qu'il s'en porte acquéreur. Le travailleur se présente donc devant le capital avec des *facultés* et une simple *puissance* de travail, avec une simple *capacité* à travailler, et c'est en tant que sujet, et en tant que sujet disposant librement de ses facultés, qu'il vient vendre ces facultés et cette puissance. Cela exige de déterminer la valeur de ce que le travailleur a à vendre. À première vue, le travailleur ne vend que du possible et de l'irréel : son travail, pour l'instant, n'est rien d'autre qu'une simple potentialité, qu'une pure possibilité de travailler ; et le possible, comme chacun sait, ça ne vaut rien, ou pas grand-chose. Mais le capital propose alors une bonne affaire : les capacités de travail, la faculté à travailler, bref tout le pur *possible* que le travailleur a à vendre, le capital est prêt à le considérer comme de l'*être*⁵. En d'autres termes : le capi-

1. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 246.

2. *Ibid.*, p. 236.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Ce qui ne veut pas dire que du possible est transformé en être : d'où l'erreur de la problématique de la réification, c'est-à-dire de la transformation du subjectif en objectif, ou du vif en mort. Il ne s'agit pas pour le capitaliste de transformer le vivant en mort, ni le subjectif en objectif, mais d'échanger du mort contre du vivant, de l'objectif contre du subjectif, du réel contre du possible, du passé contre de l'avenir, de l'espace contre du temps. Ce qui n'est absolument pas la même chose.

tal fait comme si le pur subjectif, que lui vend le travailleur, était quelque chose d'objectif. Le travailleur se présente avec du possible, et on le lui achète comme si c'était du réel. Mais comment s'y prend-on pour faire *comme si* du possible était du réel, ou *comme si* du subjectif était de l'objectif ? Il suffit de poser que, pour qu'existe la simple faculté de travailler, il a déjà fallu du travail *dans le passé*.

On voit donc que, dans son échange avec le travail, le capital mesure une *quantité* de travail *passé*. La non-proportionnalité de l'échange se marque au fait que le capital quant à lui, dans et par cet échange, met la main sur un ensemble de *qualités* qui sont celles du travail comme travail à *venir* : « Ici, note Marx, le capital n'entre plus seulement en rapport avec le travail présent, mais déjà avec du travail futur. »¹ Or, le travail considéré dans sa dimension qualitative tournée vers l'avenir, c'est précisément ce qui s'appelle le *travail vivant*. Alors que le travailleur échange le travail considéré comme quantité de travail objectif et passé (comme quantité « déterminé antérieurement »², selon les termes de Marx), de son côté, « le capital l'acquiert par échange comme travail vivant, comme force productive universelle de la richesse : [comme] activité qui augmente la richesse »³. Dans son échange avec lui, le capital considère le travail comme un pur et simple possible (*potentia*) au sens d'une faculté ou d'une capacité, c'est-à-dire comme quelque chose d'inactuel et d'irréel, et il mesure cette faculté à la quantité de travail qu'il a fallu dans le passé pour la produire et qu'il faut maintenant pour la reproduire à l'identique. Mais, pour soi, le

1. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 307.
2. *Ibid.*, p. 246.
3. *Ibid.*

capital comprend le possible qu'est le travail comme puissance effectivement productive (*potestas*) et comme « force créatrice » (*schöpferische Kraft*) : le capital voit dans la capacité de travail l'avenir d'une productivité, il sait que la capacité de travail est en et par elle-même une force créatrice, une puissance de produire à l'avenir de la richesse en acte. Ce qui, d'un point de vue quantitatif, est une capacité de travail ou une aptitude à travailler, est, d'un point de vue qualitatif, une force créatrice et une puissance productive d'où surgit l'avenir de toute richesse possible sous la forme de la valeur¹.

L'échange entre le capital et le travail peut maintenant être compris de la manière suivante : le capital achète au travailleur son travail comme capacité (quantitativement mesurable) et, en même temps, il lui fait « abandonner la *force créatrice* de cette capacité de travail »². La non-proportionnalité des termes de l'échange peut se dire comme l'échange entre une capacité formée dans le passé (ce que paye le capital) et une puissance tournée vers l'avenir (ce qu'obtient le capital), mais on peut aussi l'exprimer comme la différence entre un produit et une productivité : ce que paye le capital, c'est la capacité de travail considérée comme le produit d'un travail passé, objectif et accumulé en elle, mais ce qu'il acquiert et ce dont il prive le travailleur, c'est de la force de travail considérée non pas comme *produit*, mais comme *productivité*, c'est-à-dire comme une activité créatrice tournée vers l'avenir.

1. Cf. Marx, *Le Capital*, Livre 1, trad. citée, p. 217 : « Mais le travail passé que contient la force de travail et le travail vivant qu'elle peut fournir [...] sont deux grandeurs tout à fait différentes [...]. La valeur de la force de travail et sa valorisation dans le procès de travail sont deux choses différentes. C'est cette différence de valeur que le capitaliste avait en vue en achetant la force de travail. »

2. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 246.

Tandis que son travail est payé au travailleur comme un produit résultant d'un travail antérieur, ce même travailleur se trouve privé de la productivité de son travail : le travailleur « cède l'expression de son travail comme force productrice de la richesse, le capital se l'approprie en tant que telle »¹. Lorsque, dans le procès de production, la capacité de travail s'exprimera en acte en tant que force effectivement productive, le travailleur aura par avance renoncé non pas seulement aux produits engendrés par son travail, mais à la productivité même de son propre travail : au moment où elle s'accomplira, cette productivité ne sera plus celle du travail, mais celle du capital. Ayant été réduit à n'être que le support d'une simple capacité subjective (quantitativement mesurable au travail qui a été nécessaire à la produire), le travailleur a cédé la mise en œuvre et l'actualisation de cette capacité, de sorte que, lorsqu'elle aura lieu dans le procès de travail, cette actualisation ne sera plus la sienne, mais celle d'un autre (en l'occurrence celle du capital) : à compter du moment où est obtenue « l'existence de la puissance de travail vivante comme existence seulement *subjective*, séparée des moments de sa réalité objective »², à compter de ce moment donc, « la puissance de travail se comporte à l'égard du travail vivant comme à l'égard d'un étranger, et, si le capital voulait la payer *sans* la faire travailler, elle accepterait parfaitement ce marché »³ – tellement sa propre actualisation et sa propre réalisation lui sont devenues à elle-même étrangères.

Instituer le travail dans la figure de la simple capacité de travail est donc un acte majeur au sein d'un procès qui

1. *Ibid.* Nous modifions la traduction.

2. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 401.

3. *Ibid.*

en comporte d'autres : il suppose d'avoir originairement séparé la capacité de travail des conditions objectives de sa propre réalisation, c'est-à-dire de la matière et des instruments du travail¹ ; il permet ensuite qu'au terme du procès de travail, le travailleur soit aussi séparé du produit de son propre travail. Mais tout cela dépend de quelque chose qui se joue *avant* le procès de travail, au moment décisif de l'échange entre le travail et le capital : que le travailleur soit empêché de considérer l'actualisation de sa capacité de travail comme étant sa propre réalisation, « que son propre travail lui soit donc étranger – tout aussi étranger que le matériau et l'instrument », et que, « en conséquence, le produit [de son travail] lui apparaisse comme une combinaison de matériau d'autrui, d'instrument d'autrui et de travail d'autrui – comme *propriété d'autrui* »².

On comprend maintenant ce que le capitaliste acquiert dans l'échange avec le travailleur : il a cédé quelque chose d'objectif et de réel, une quantité de valeur correspondant à du travail objectivé et mort, c'est-à-dire à du travail à la fois passé et spatialisé, et ce qu'il obtient en échange, c'est du « mouvement » et de l'activité : « Face au travailleur, écrit Marx [...] son travail *devient* un *pouvoir d'autrui*, pour autant qu'il n'est pas *puissance* (*Vermögen*), mais mouvement, travail *effectif*. »³ Pour le capital, qui n'est que du travail objectivé, accumulé et mort, pour lui qui est en quête d'une source de vie à laquelle il puisse

1. Cf. Marx, *Le Capital*, Livre 1, trad. citée, p. 804 : « Le rapport capitaliste présuppose le divorce entre les travailleurs et la propriété des conditions de réalisation du travail ; une fois que la production capitaliste a acquis une position autonome, non seulement elle maintient cette séparation, mais encore elle la reproduit à une échelle toujours croissante. »

2. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 401-402.

3. *Ibid.*, p. 214.

puiser la force de s'animer, de se mettre en mouvement, pour lui donc, cette source vivifiante, cette puissance de mise en mouvement, cette force d'activation, c'est le travail vivant – et c'est cette source qu'il parvient à capter contre du travail mort, c'est-à-dire contre quelque chose qui, comparée à elle, est sans valeur. Aussi longtemps qu'il fait simplement face au capital et qu'il en est séparé, le travail est « simple forme abstraite, simple possibilité de l'activité [...] existant seulement en tant que capacité (*Fähigkeit*), que faculté (*Vermögen*) dans la corporéité du travailleur »¹ : il n'est aucun travail particulier ou déterminé, mais seulement du travail en général, du travail abstrait, c'est-à-dire la possibilité de tout travail particulier, ou bien tout travail déterminé à l'état d'être en puissance². Mais, dès que l'échange est conclu, dès que cesse le face-à-face du capital et du travail, autrement dit : aussitôt que le capital capte le travail et se l'approprie, le travail – acheté comme simple faculté et capacité contre l'équivalent de cette faculté en travail objectif – « est amené par le contact avec le capital à l'activité effective – il ne peut y parvenir de lui-même puisqu'il est dépourvu d'objet (*gegenstandslos*) – il devient une activité effective posant de la valeur, une activité productive »³. Placé *par le capital* en contact avec les conditions objectives de sa propre réalisation (un matériau, des instruments), retrouvant les conditions (sauf qu'elles ne sont pas à lui) qui font de lui une activité objectivante et une

1. *Ibid.*, p. 236 ; trad. modifiée par nous.

2. *Ibid.*, p. 235 : « En tant qu'il est la valeur d'usage faisant face à l'argent posé comme capital, le travail n'est pas tel ou tel travail, mais du travail en général, du travail abstrait ; absolument indifférent à sa détermination particulière, mais susceptible de prendre n'importe quelle détermination [...] ; toutes les sortes de travail dans leur *totalité* lui [le capital] font face *dunamei*. »

3. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 236.

activité d'auto-objectivation, le travail « agit alors comme vie fécondante sur l'objectivité du capital qui [...] est une objectivité morte »¹.

En ce sens, une fois qu'il est capté par le capital, le travail redevient ce qu'il est en lui-même – et qu'il n'a cessé d'être que du fait de son institution comme simple capacité subjective : vie, mouvement, procès, productivité, activité créatrice qui, en contact avec l'objectivité et se nourrissant d'elle, pose de nouveaux objets. « Le travail est le ferment qui, projeté dans le capital, provoque maintenant la fermentation »² : mais, pour que la fermentation ait lieu, il faut, d'une part, que le travail se nourrisse de l'objectivité (et il n'y a plus d'autre objectivité que celle du capital en tant que valeur existant dans les formes du travail objectivé et mort que sont la matière et les instruments), il faut « que l'objectivité en quoi consiste le capital soit travaillée, c'est-à-dire consommée par le travail »³, et, d'autre part, il faut que le travail cesse d'exister comme capacité ou faculté subjective, il faut « que soit abolie la simple subjectivité du travail comme simple forme et qu'elle soit objectivée dans le matériau du capital »⁴. On voit ainsi que, dans la captation du travail vivant par le capital, la réunion du subjectif et de l'objectif se fait sous la puissance de l'objectivité morte : l'activité du travail vivant ne se déploie pas pour elle-même, mais pour le capital, c'est-à-dire pour ce qui n'existe qu'objectivement, car tout, dans le capital, relève de l'objectivité du travail mort (le matériau, les instruments et la force de travail elle-même, qu'il considère

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 237.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

comme le produit d'un travail antérieur), tout en lui est produit, rien n'est productivité. Seul le travail vivant est productivité mais, ici, il ne s'affirme pas pour lui-même et ne se déploie que sous le commandement du capital. Sous le capital, la vie ne trouve donc à se déployer que subordonnée à la mort, l'avenir seulement subordonné au passé et au présent, le temps seulement subordonné à l'espace – et l'activité du travail vivant ne sert qu'à valoriser le capital, c'est-à-dire le travail mort.

Il est donc certes vrai que le capital a mis la main sur la seule source de vie et de productivité, et que grâce à son appropriation du travail vivant, il parvient à donner la vie à ce qui ne l'a pas ou plus : grâce à la « force naturelle vivifiante du travail »¹, les composantes du capital que sont le matériau et l'instrument cessent de n'être que du travail objectivé et ils redeviennent les objets du travail, des moments du travail lui-même, de sorte que le travail déjà objectivé en eux reprend vie. Le travail objectivé dans le métier à tisser (l'instrument) reprend vie en étant utilisé par l'ouvrier, de même que le fil (le matériau) reprend vie en cessant de n'être que du fil et en étant tissé : ces conditions (matériau et instrument, eux-mêmes objectivation d'un travail antérieur), « posées comme conditions du travail vivant, sont elles-mêmes réanimées ; le travail objectivé cesse d'être mort dans la matière, d'y exister comme forme externe, indifférente, puisqu'il est posé lui-même à nouveau comme moment du travail vivant, comme relation à soi du travail vivant dans un matériau objectif, comme *objectivité* du travail vivant ([comme l'ensemble des] conditions *objectives* du travail vivant) »². Le matériau et les instruments, comme résul-

1. *Ibid.*, p. 298.

2. *Ibid.*, p. 300.

tats et produits d'un travail antérieur, échappent au processus qui défait inéluctablement le lien de la matière à la forme que le travail lui a donnée, ils entrent à nouveau dans ce que Marx appelle le « temps vivant »¹ en entrant de nouveau en contact avec le « feu vivant » du travail². Mais, en ranimant ainsi les composantes du capital, le feu vivant du travail les ranime *en tant que parties du capital*, c'est-à-dire non pas seulement en tant qu'elles retrouvent une valeur d'usage pour le travail, mais en tant qu'elles sont des choses de valeur : le contact avec le travail leur permet d'accroître et de valoriser cette valeur qu'elles ont ou plutôt qu'elles sont déjà elles-mêmes. « En incorporant la force de travail vivante à leur objectivité de choses mortes, le capitalisme transforme de la valeur, c'est-à-dire du travail passé, objectivé et mort, en capital, c'est-à-dire en valeur qui se valorise elle-même, en ce monstre animé qui se met à travailler comme s'il avait le diable au corps. »³ C'est comme travail concret, comme « activité productive conforme à un but » que le travail « ressuscite les moyens de production d'entre les morts »⁴, mais c'est en tant que travail abstrait, dont la dépense est mesurable en unités de temps, que le travail crée de la valeur, ajoute de la valeur à celle des moyens que le capital lui fait utiliser.

Tout cela est donc vrai, mais – comme le dit la citation précédente – à condition de ne pas négliger le fait que ce retour à la vie des conditions objectives du travail n'a lieu que *pour le capital* et non pour le travail lui-même : tout le processus (y compris l'entrée en contact du travail vivant

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Marx, *Le Capital*, Livre 1, trad. citée, p. 219.

4. *Ibid.*, p. 225.

avec ses objets) se déroule sous la présupposition de sa condition initiale – à savoir la séparation entre le travail dans son existence seulement subjective et les conditions objectives de sa propre réalisation – et de la nécessaire reproduction de cette condition initiale. Le « présupposé historique » est toujours « que le travailleur soit trouvé là comme travailleur libre, puissance de travail sans objectivité, purement subjective, face aux conditions objectives de la production en tant qu'elles sont sa *non-propriété, propriété d'autrui, capital* »¹. Non seulement cette condition initiale est maintenue, n'est pas abolie, mais elle doit nécessairement être reproduite au terme du procès. Et non seulement le caractère fondamental de la puissance de travail, à savoir qu'elle est « sans objectivité » (*gegenstandslos*), doit être reproduit au terme du procès, mais il ressort de ce procès à chaque fois d'autant plus accentué et accusé (« reproduit sur une base élargie ») que la puissance de travail, en s'exerçant comme travail vivant, a encore accru la valeur de l'ensemble de ces conditions objectives en quoi consiste le capital. En d'autres termes : sous le capital, les choses sont ainsi disposées que le travail, comme puissance temporalisante, créatrice et tournée vers l'avenir, est forcé de reproduire les conditions de sa propre domination par son autre, c'est-à-dire par l'espace, ou par le passé et par le présent en tant qu'ils ont la subsistance d'une présence spatiale. C'est bien là « l'inversion qui caractérise en propre la production capitaliste », à savoir « la perversion même du rapport du travail mort au travail vivant, de la valeur à la force créatrice de valeur »² : au lieu que le travail mort et objectivé soit l'instrument, l'outil dont se sert le travail vivant comme il

1. Marx, *Grundrisse*, t. 1, p. 436.

2. Marx, *Le Capital*, Livre 1, éd. citée, p. 348.

se servirait de son propre corps organique, c'est exactement l'inverse qui se produit. Le travail mort et objectivé dans les moyens de production se présente, sous le capital, comme « un moyen d'accaparer du travail d'autrui » : c'est le travail vivant qui est consommé par le travail objectivé et mort, c'est l'espace qui consomme le temps en ce que le capital a besoin du temps pour en faire le temps de sa propre valorisation – mais il ne peut consommer le temps sans le spatialiser, et donc sans le nier comme temps.

Tout cela nous permet de comprendre que Lukács n'a pas eu tort d'attribuer au capitalisme une nature essentiellement statique et spatiale, ce qui l'a conduit à faire du point de vue dynamique, temporel et historique le point de vue de la critique du capitalisme. Ce que Lukács a bien vu, en se fondant sur les analyses que Marx mène dans le chapitre sur « La machinerie et la grande industrie » dans le Livre 1 du *Capital*, c'est la manière dont l'introduction de la machine renforce encore la domination du travail mort sur le travail vivant, et a donc pour effet de renforcer également l'emprise de l'espace sur le temps : devenue un appendice et un accessoire de la machine, la force de travail est entièrement soumise à cette dernière, ce qui signifie notamment qu'elle est d'abord soumise au rythme même de la machine qui devient elle-même l'instrument d'une mesure exacte de l'activité des travailleurs. La mesure du temps de travail par la machine elle-même rend réelle l'abstraction du travail humain qui est la source de la valeur et de la survalueur : face à la machine, il faut dire que « l'ouvrier ici n'est plus que du temps de travail personifié »¹ et

1. *Ibid.*, p. 271.

« qu'un homme d'une heure vaut un autre homme d'une heure ». D'où Lukács conclut que « le temps perd ainsi son caractère quantitatif, changeant, fluide : il se fige en un *continuum* exactement délimité, quantitativement mesurable [...] : en un espace »¹. En d'autres termes, le temps socialement et historiquement engendré par le capital, c'est le temps des machines, c'est-à-dire le temps de la science et de la physique : c'est « le temps abstrait, exactement mesurable, le temps qui est devenu l'espace de la physique »². Mais ce temps quantifiable et spatialisé de la grande industrie capitaliste n'est pas autre chose que le produit et le résultat de la captation du temps vivant, « fluide et qualitatif » propre à la force de travail, et cela à une échelle rendue elle-même encore plus gigantesque par le développement même de la machinerie industrielle. En ce sens, la domination de la machine sur la force de travail est l'expression visible de la domination de l'espace sur le temps, et, au sein même du temps, de la domination du présent sur l'avenir. Car, au sein de ce temps spatialisé propre au capital, c'est toujours la dimension du présent, de la présence et de la subsistance qui est dominante : cette prédominance du présent au sein d'un temps qui est essentiellement statique et spatialisé est elle-même directement liée à la dimension de la valeur en tant que celle-ci est une quantité de travail social nécessaire en moyenne, qui est à son tour mesurée au moyen d'unités égales de temps abstrait (par exemple l'heure). C'est donc à très juste titre que Moishe Postone écrit que « la valeur est une expression du temps en tant que pré-

1. Lukács, *Histoire et conscience de classe*, trad. K. Axelos et J. Bois, Paris, Minuit, 1960, p. 117.

2. *Ibid.*, p. 118.

sent »¹, en ce sens que la valeur est une mesure de la dépense *actuelle* de temps de travail social, telle que cette dépense est requise dans les conditions actuelles de la production, au niveau actuel du développement des forces productives et selon le degré de productivité sociale du travail atteint au moment actuel et présent de son développement.

Il y a donc une dimension normative et même coercitive du présent : sous le règne du capital et de la valeur, les producteurs sont forcés et contraints d'être au présent ou « d'être de leur temps », comme le dit M. Postone. Ce qui veut dire qu'ils ne doivent pas seulement travailler et produire en se conformant à une norme temporelle abstraite (l'heure de travail), mais qu'ils doivent aussi travailler en dépensant pour la fabrication de tel ou tel produit une quantité de temps de travail qui soit le plus possible conforme à la quantité de travail qui est *actuellement* socialement nécessaire en moyenne. C'est ce que montre l'exemple du tisserand anglais qui continue à travailler à la main après l'introduction du métier à tisser à vapeur². Cette nouvelle machine a eu pour effet « qu'il ne fallait plus que la moitié du travail qu'il fallait auparavant pour transformer une quantité de fil donnée en tissu » : on a donc à faire à un changement matériel dans la production qui a pour effet d'augmenter la productivité du travail, et, en l'occurrence de la doubler. Quelle conséquence cela a-t-il pour le tisserand qui continue à travailler avec son ancien métier à main ? Que la grandeur de valeur du produit de son travail s'en est trouvée divisée par deux

1. Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale. Une réinterprétation de la théorie critique de Marx*, trad. O. Galtier et L. Mercier, Paris, Mille et une nuits, 2009, p. 436.

2. Marx, *Le Capital*, Livre 1, p. 44.

puisque « le produit de son heure de travail ne représentait plus désormais qu'une demi-heure de travail social et tombait du même coup à la moitié de sa valeur antérieure »¹. Voilà donc ce qui arrive à celui qui retarde relativement au nouveau présent tel que socialement et normativement reconfiguré par l'invention et l'entrée en fonction du métier à tisser à vapeur : d'où la nécessité, c'est-à-dire la contrainte sociale pour ce travailleur de se soumettre au nouveau présent – ou de disparaître. Où il faut voir que ce nouveau présent est celui de la valeur – la valeur s'exprimant toujours au présent et ne connaissant que le présent. Car ce nouveau présent est celui d'une nouvelle quantité normative de travail social moyen, d'une nouvelle norme de temps de travail socialement nécessaire.

La question ici est néanmoins de savoir si, au regard de la valeur, il s'agit vraiment d'un « nouveau » présent, différent du précédent, c'est-à-dire du moment historique antérieur où régnait le métier à tisser manuel. La réponse de Marx sur ce point est clairement et nettement négative : « Un changement, écrit-il, dans la force productive n'affecte pas en lui-même le travail exprimé dans la valeur [...] ; c'est pourquoi dans les mêmes laps de temps, le même travail donne toujours la même grandeur de valeur, quelles que soient les variations de la force productive. »² Ce passage du chapitre 1 du Livre 1 du *Capital* est à première vue énigmatique. Comment Marx peut-il soutenir qu'un changement dans la productivité du travail, permettant par exemple de produire en une heure deux fois plus de produits qu'avant, ne modifie pas la grandeur de valeur produite elle-même ? À première

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 52.

vue, on se dit que, si un changement technique a pour effet de doubler la force productive du travail ou le rendement du travail, cela veut dire que, dans un même laps de temps (disons une heure), il sera produit le double de valeur d'usage ou une quantité double de « richesse matérielle » ; mais la grandeur de valeur de cette quantité de richesse matérielle sera quant à elle divisée par deux puisque la quantité de temps de travail socialement nécessaire en moyenne aura elle-même été divisée par deux grâce au doublement du rendement du travail. Certes, mais cela n'est vrai que de la valeur des biens produits par ceux qui ne s'adaptent pas au changement technique : c'est vrai, par exemple, de la valeur de la quantité de tissu produite par le tisserand qui n'adopte pas le métier à tisser à vapeur. Avant la machine à vapeur, il produisait en une heure 20 aunes de tissu qui avaient une valeur = x ; après l'introduction de la machine à vapeur, il produit toujours ses 20 aunes de tissu en une heure, mais elles n'ont plus qu'une valeur = $\frac{1}{2}x$, puisque, désormais, la nouvelle machine permet de produire 40 aunes/heure. Soit, mais ce n'est pas ce que Marx veut dire quand il écrit « qu'un changement dans la force productive n'affecte pas en lui-même le travail exprimé dans la valeur ». Ainsi que l'a très clairement montré Moishe Postone¹, ce qui intéresse Marx, c'est le temps de travail social nécessaire en tant que norme sociale, et c'est de cette norme qu'il dit qu'elle n'est pas affectée par les changements qui interviennent dans la productivité du travail. Prenons les choses historiquement, phase par phase : avant le métier à tisser à vapeur, la norme est de 20 aunes de tissu/heure, et ces 20 aunes ont une valeur = x . Ensuite, le métier à vapeur apparaît, et certains l'adoptent, d'autres pas : la

1. M. Postone, *Temps, travail et domination sociale*, p. 424.

norme sociale continue d'être égale à 20 aunes/heure, au grand bénéfice de ceux qui adoptent la nouvelle machine et qui produisent ainsi en une heure une quantité de tissu dont la valeur = $2x$. C'est ainsi que, dans un troisième temps, ceux qui n'avaient pas aussitôt adopté la nouvelle machine sont finalement contraints de le faire, sous peine de disparaître : du coup, l'usage du métier à tisser à vapeur fixe une nouvelle norme sociale de la quantité de temps nécessaire à la production du tissu. Du fait que cette norme nouvelle est devenue sociale et donc générale, la valeur de 40 aunes de tissu cesse d'être égale à $2x$ et redevient égale à x . Du coup, en une heure de temps, une quantité double de richesse matérielle ou de valeur d'usage est certes produite, mais la grandeur de valeur de cette richesse matérielle reste ou plutôt redevient identique à ce qu'elle était auparavant : Marx peut donc en effet écrire que, en vertu de la distinction fondamentale entre le travail concret (dont relève la productivité ou le rendement de la force de travail) et le travail abstrait (origine de la valeur), « dans le même laps de temps, le même travail donne toujours la même grandeur de valeur, quelles que soient les variations de la force productive ». Il faut donc dire non seulement que la valeur s'exprime toujours au présent, mais qu'elle définit normativement ce qu'est le présent : M. Postone me paraît donc voir juste lorsqu'il note que « la valeur est une expression du temps en tant que présent » en ce sens qu'elle est « une mesure de et une norme coercitive pour la dépense de temps de travail immédiat, quel que soit le niveau historique de productivité »¹. Par où on retrouve l'idée que le temps de la valeur et de la valorisation, c'est-à-dire du capital, est un temps figé, immobile et donc spatialisé : le

1. *Ibid.*, p. 436.

temps de la valeur est celui d'un présent perpétuel qui agit comme une norme et qui possède la particularité de s'imposer aux agents de façon coercitive.

La question serait alors de savoir si l'on peut échapper à l'emprise coercitive du perpétuel présent de la valeur en puisant à la source d'une autre temporalité qui ne serait plus le temps figé et spatialisé de la présence propre à la valeur, mais une temporalité mouvante, fluide et dynamique. C'est ce que Lukács a cru pouvoir faire en opposant au temps spatialisé du capital la dynamique temporelle de l'histoire. Les choses ne sont sans doute pas si simples dans la mesure où la conception d'une temporalité historique processuelle est elle-même une conception typique des sociétés capitalistes. Et les précédentes analyses permettent de le comprendre dans la mesure où elles ont montré que le phénomène de la reconfiguration permanente du cadre temporel de la valeur, c'est-à-dire de l'unité temporelle abstraite comme unité normative s'imposant toujours de façon coercitive et au présent, est inséparable d'une dynamique historique qui est celle de l'augmentation permanente de la productivité du travail. Sous le capital, le cadre du temps abstrait, comme cadre toujours au présent et constamment coercitif, est inséparable d'une augmentation elle aussi constante et cumulative de la productivité du travail grâce à l'invention permanente de nouveaux moyens de production puisque seule cette augmentation de productivité permet d'engendrer davantage de valeur d'une façon qui est certes toujours seulement temporaire (à savoir dans le bref laps de temps durant lequel les nouveaux moyens de production ne sont pas encore généralisés). Je rejoins ici aussi M. Postone lorsqu'il écrit que « l'existence même d'un flux historique continu est intrinsèquement lié à la domination sociale qu'exerce le temps

abstrait »¹, c'est-à-dire le perpétuel présent de la valeur. La conséquence en est qu'on ne pourrait donc pas, comme Lukács le pensait, « assimiler le capitalisme aux rapports bourgeois statiques et faire de la totalité dynamique, de la dialectique historique le point de vue de la critique du capitalisme »², et cela parce qu'un tel dynamisme historique est justement une caractéristique majeure de la société capitaliste. Mais si à la fois le cadre temporel abstrait et fixe, et le flux historique continu sont les deux caractéristiques majeures du temps de la société capitaliste, existe-t-il une autre forme ou expérience du temps qui puisse se présenter comme une alternative ou une issue ? Peut-on envisager une forme plus fondamentale de temporalité qui échapperait à l'alternative du temps abstrait, spatialisé, et du flux temporel continu ? Je n'en suis pas sûr et je pense que la perspective propre à Marx était celle d'une modification de notre rapport à ces deux dimensions du temps, et en l'occurrence d'une modification qui aurait pour effet de débarrasser, d'une part, le temps abstrait de son caractère coercitif, et d'autre part, le flux temporel de son caractère automatique. La condition de cette double modification de notre rapport au temps ne peut être que la suppression de la valeur comme forme de la richesse sociale et du travail abstrait comme mode de la socialisation.

1. M. Postone, *op. cit.*, p. 435. Voir aussi p. 442 : « Le capitalisme est une société marquée par une dualité temporelle : d'un côté, un flux constant, accéléré, d'histoire ; de l'autre, une conversion constante de ce mouvement du temps en un présent perpétuel. »

2. *Ibid.*

Théorie critique et réflexivité historique

MOISHE POSTONE

Les transformations profondes des dernières décennies ont fait apparaître la nécessité prolongée d'une théorie critique du capitalisme et les faiblesses théoriques d'une bonne partie de ce que l'on a rangé sous l'étiquette de postmarxisme¹. L'expérience historique et la trajectoire du XX^e siècle semblent toutefois également avoir permis de vérifier que, pour qu'une telle théorie soit adaptée au monde moderne, elle doit se distinguer des critiques marxistes traditionnelles du capitalisme, et ce, sur une série de points importants. Une relecture de Marx centrée sur une pensée de la réflexivité théorique et de la spécificité historique pourrait, me semble-t-il, contribuer à la constitution d'une telle théorie. Une telle démarche occupe une place centrale dans le projet critique de Marx et elle distingue fondamentalement ce projet de la philosophie d'une part, et de la science sociale positiviste d'autre part. En présentant les éléments d'une telle relecture de Marx, j'esquisserai le développement de sa conception du rapport à la philosophie, à la théorie sociale critique et à l'histoire.

1. Mes remerciements à Mark Loeffler pour ses précieuses remarques critiques.